

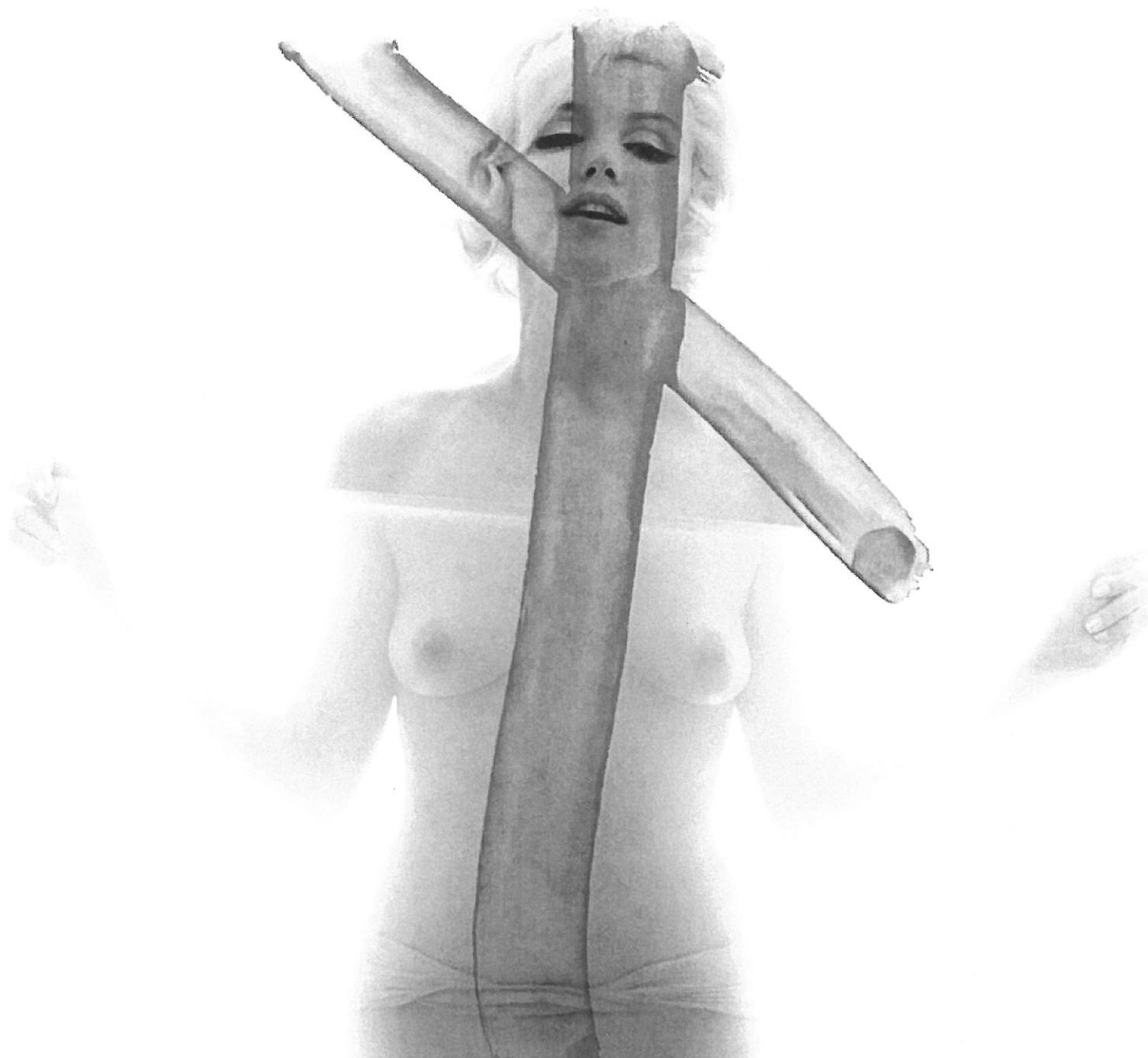
THEATRE PERMANENT

JOURNAL

2 NOVEMBRE 2013

n°45

CONDITIONS DE L'APPARITION





# Au point du jour

1. Point du jour. On te dit : « C'est une colline ». On te dit : « C'est un quartier ». On te dit : « C'est un théâtre ». On te dit : « C'est pas le centre ». On te dit : « C'est pas facile d'accès ».

Ça te plaît que ce ne soit pas le centre parce que c'est de la marge qu'on voit venir les choses.

Ça te plaît que ce ne soit pas facile d'accès parce que c'est dans l'effort qu'on déplie l'envergure et que la mesure est souvent la condition de la résignation.

Si tu avais un sens un peu plus aigu de l'observation, tu n'aurais pas manqué de faire, seule, le rapprochement entre la colline – qui se trouve à l'Ouest – et le lever du soleil – qui ne manque pas un jour sans apparaître à l'Est. Comme tu ne possèdes manifestement pas ce sens inné de la géographie, tu découvres dans les pages d'un livre que le Point du jour aurait d'abord été un « Point de ralliement ». Tu retiens en toi ce mot de « ralliement », c'est un des mots de la langue française que tu préfères. Parce qu'il présuppose l'alliance et l'indépendance et que tu entends derrière le cri et le lien, l'appel et la réponse. Parce que contre le néant, il affirme qu'il est possible de faire quelque chose à partir des fragments du monde. Parce qu'il invente à partir de ce qui est disjoint. Parce qu'il désigne une communauté temporaire, à venir, un commun qui n'existe que d'être reconduit, parce qu'il ne console pas, parce qu'il ne consent pas, parce qu'il nomme cette disposition qui permet de faire signifier le monde, parce qu'il désigne une condition d'apparition : se retrouver à l'Ouest pour voir, ensemble, naître et mourir le jour.

« Nous partageons l'espace et le moment, le basculement au cœur des choses *puisque c'est bien cela, qu'on appelle l'action ?* D'être arrivés jusqu'ici tous ensemble nous sentons liés les uns aux autres pour la vie et d'une même matière » (Mariette Navarro, *Nous les vagues*)

2. Bien évidemment, quand tu l'entends pour la première fois ce nom, tu penses à l'étymologie – usée à force d'être reprise – du mot « théâtre » : le *theatron*, c'était d'abord le lieu de l'apparition, le lieu d'où l'on peut voir, cet espace où des gens se réunissent pour voir quelque chose que, seuls, ils n'auraient pas vu.

À ce moment, tu ne sais toujours pas ce que produit le ralliement sur les conditions de l'apparition.

3. Tu penses aussi aux clichés de Bert Stern, le dernier à avoir photographié Marilyn Monroe. Tu penses à cette série : « The Last sitting », la dernière séance. Elle a trente six ans. Elle a tourné dans trente films. Elle ne va pas tarder à se suicider et vient d'être opérée de la vésicule biliaire. Au moment de la séance de pose – une des rares où elle ait accepté de poser nue –, elle porte encore les stigmates de cette opération : c'est une large traînée rouge, discrètement bourrelée, proche de son sein droit. Tu imagines ce corps abîmé, si seul, fatigué par cette sottise beauté. Tu revois la croix qu'elle aura marquée au feutre sur les planches contact, tu revois ce trait déchirer rageusement le papier transparent, tu revois la colère avec laquelle elle fait disparaître son visage, tu revois, ces jeux de transparence : son visage, mangé, son corps, découvert et soustrait

par le voile avec lequel elle pose pendant la toute première journée, tu revois ce corps spectral, cette silhouette ombrée, déjà disparaissante, cette beauté « portée comme un sourire obéissant », tu entends cette voix sourde de *La Rabbia* : « Est-il possible que Marilyn, la petite Marilyn, nous ait indiqué le chemin ? », tu entends encore : « À présent, tu ne comptes plus, pauvre petite. Avec ton sourire, tu es la première à avoir traversé les portes du monde abandonné à son destin de mort », tu entends : « Nous n'avons jamais existé. La réalité c'est cette forme aux sommets des cieux. » (Pasolini)

Tu la vois, elle, et tu vois Elmire. Tu la vois, elle, et tu vois Tartuffe.

Tu vois son corps crucifié.

Sa mise à mort dans l'image.

Sa disparition

à l'endroit même de l'apparaître.

Tu repenses à ces mots, griffonnés par la comtesse de Castiglione en 1861 : « En voyant la douleur si belle / Qui pourrait vouloir du bonheur ? »

Tu crois que quelque chose ici commence

Tu crois que quelque chose ici finit.

Tu ne sais pas quoi.

4. Tu penses à ce poème d'Aloysius Bertrand : « Et je me demandais si je veillais ou si je dormais, — si c'étaient les pâleurs de la lune ou de Lucifer, — si c'était minuit ou le point du jour ! — »

Tu penses que le « Point du jour » désigne aussi bien le terme que l'orée, le début que la fin, ce qui se découvre et ce qui disparaît, ce qui n'existe que d'être tapi et ce qui n'existe que d'être révélé, ce qui hésite entre l'engloutissement et l'apparition.

Tu penses à cette scène, sans doute la plus belle du *Conte du Graal*, où l'on découvre Perceval – qui vient de dîner au château du Graal et a scellé par son silence l'emprise de la mort – et voilà qu'à l'aube, approchant des tentes de l'armée du roi Arthur partie à sa recherche, un vol d'oies fuyant un faucon, l'une d'elle blessée qui chute, tombe ainsi qu'une pierre, Perceval alors éperonnant son cheval, rejoignant l'endroit de la chute, et découvrant au sol, dans la neige, seulement trois gouttes de sang : « Le sang uni à la neige lui rappelle le teint frais du visage de son amie, et, tout à cette pensée, il s'en oublie lui-même. Sur son visage, pense-t-il, le rouge se détache sur le blanc exactement comme le font les gouttes de sang sur le blanc de la neige. »

5. Ce soir, ce sera *Tartuffe*,

pour la première et pour la dernière fois,

ce soir, encore,

d'autres le découvriront,

il y aura l'énigme de cette vérité dont il faut sans cesse forcer les conditions d'apparition,

il y aura encore l'énigme de la scène de la table,

il y aura encore trois gouttes de sang versées

où se dessinera le visage

qui mettra fin au jour.















## Mariette Navarro, *Nous les vagues*

- Apparaissions, d'accord, plus nettement, il le faut, plus nettement encore que cela, cela c'est le minimum, cela c'est à peine une apparition, c'est fortement fantomatique, c'est presque rien. Cela, c'est encore en-dessous du nécessaire. Cela c'est à peine une tache. Un grain de sel sur la rétine, oublié le temps de le dire. C'est presque rien.

- Précisons les contours, d'abord, organisons l'aspect d'ensemble, l'aspect vu d'avion, l'aspect vu de loin qui tout de même doit être frappant. Les traits nets. Les traits précis. Et le squelette irréprochable. Le geste unique et renversant, et jamais hésitant le geste qui avance. Précisons où aller et comment se mouvoir. Précisons ce qu'il faut pour apparaître en forme, pour apparaître en force, pour qu'il n'y ait pas de doute car cela nous tuerait. Le moindre doute et cela flanche, le moindre doute et l'épiphanie tombe.

- Apparaissions, allez, avec plus d'évidence encore que cela, nous sommes encore très nettement en deçà de l'évidence, nous sommes très nettement en deçà de tout. Nous sommes que l'esquisse de ce que nous voulions, et pas encore plus, et pas encore tout. Nous sommes encore pâles, incertains, silencieux, et ne faisons pas assez masse. Nous sommes encore épars et flous. Allez. Épaississons ce que nous sommes. Forçons le trait, s'il le faut. Et forçons le passage. Occupons-nous de gonfler. Combions les vides. Prenons de la hauteur aussi. Prenons toute l'ampleur qu'il faut. Adoptons l'épaisseur de la surprise inévitable.

- Apparaissions en ordre et faisons convergence. Que les espaces se resserrent jusqu'à ne plus savoir de qui est cette main qui maintenant se lève, et de qui cette tête qui dépasse des autres, et de qui cette voix, et de qui ce sourire sur lequel on s'arrête. Que la chair prolonge la chair et que les doigts se nouent entre eux. Que les sueurs s'écoulent dans les canaux des mêmes pluies. Que les cœurs battent les mêmes chamades. Formons une matière dense et limpide en mouvement. Fabriquons un courant. Engorgeons les chemins. Soyons l'écume qui s'accroche au rivage et qui étend les territoires. Soyons toute circulation et qu'on nous suive si l'on veut, et si l'on veut, qu'on nous rejoigne.

- Apparaissions le mieux possible, il ne faudrait pas apparaître mal, il ne faudrait pas que de mal apparaître on puisse nous nier, il ne faudrait pas que les yeux glissent sur notre apparition sans que les corps soient saisis de certitude, sans que les corps soient saisis du frisson de la grâce, de la reconnaissance et de la terreur. Il ne faut pas négliger la terreur. Il ne faut pas négliger l'impression. Il ne faut pas négliger l'affolement des cœurs, le petit choc au cœur, la petite étincelle juste avant de comprendre. Juste avant de savoir la force du courant, juste avant d'entrevoir la hauteur de la vague. Il ne faut pas négliger l'étincelle que l'on peut faire si l'on s'y prend bien, mais il faut bien s'y prendre, mais il faut s'y prendre tôt. Mais il faut apparaître. Apparaissions le jour donné pour le renversement de tout, étant nous-mêmes une évidence.

- Allez. C'est un premier effort mais cela ne suffit pas. Nous faisons déjà nombre mais cela ne suffit pas. Nous ébranlons quelques cuirasses mais il faut encore consolider les nôtres. On peut encore nous réduire à l'idée d'une intempérie. On peut encore nous passer devant et ne pas relever l'image de marée noire de monde et de pas décidés. On peut encore nous dire que ce n'est rien que d'être là, et d'aucune importance que d'être là ensemble. On peut encore ignorer la tempête, et réduire nos paroles à des grognements vides. On peut encore s'indigner du désordre, et contester le surgissement. On peut encore se défendre de nous. On peut encore en rire. On peut encore s'enfuir, et prétendre que cela tient sans nous, et nous oublier au passage. On peut encore nous oublier. Allez, c'est un premier effort mais cela peut encore prêter au sourire des bornés. Allez. Il faut sortir le torse et dépasser les bornes.

Allez. Nous ébranlons quelques cuirasses mais cela n'est qu'un début...

~~de la religion, de la morale, de la subordination politique, de la société ou de l'honnêteté civile.~~

~~Poison, dans le sens propre, se dit des plantes ou des préparations dont l'usage est dangereux pour la vie : *venin* se dit spécialement du suc de ces plantes, ou de certaine liqueur qui sort du corps de quelques animaux.~~

~~La ciguë est un *poison* : le suc qu'on en exprime en est le *venin*.~~

~~Le sublimé est un *poison* violent ; il renferme un *venin* corrosif qui donne la mort avec des douleurs cruelles.~~

~~Tout *poison* produit son effet par le *venin* qu'il renferme ; mais on ne peut pas dire qu'il y ait *poison* partout où il y a du *venin* : est-ja mais on ne dira, par exemple, le *poison* de la vipère et du scorpion.~~

~~Le mot *poison* suppose une consistance naturelle ou artificielle dans les parties propres à contenir et à cacher le *venin* qui s'y trouve ; et le mot de *venin* désigne plus particulièrement le suc, ou la liqueur qui attaque les principes de la vie.~~

~~C'est avec cette différence que ces deux termes s'emploient dans le sens figuré, et il faut peut-être ajouter que le terme de *poison* y désigne une malignité préparée avec art, ou cachée du moins sous des apparences trompeuses ; au lieu que le terme de *venin* ne révèle que l'idée de malignité subtile et dangereuse, sans aucune attention aux apparences extérieures.~~

~~Certains philosophes modernes affectent de répandre dans leurs écrits un *poison* d'autant plus séduisant, qu'ils font continuellement l'éloge de l'humanité, de la raison, de l'équité, des lois : mais aux yeux de la saine raison, qu'ils outragent en l'invouant, rien n'est plus subtil que le *venin* de cette audacieuse philosophie, qui attaque en effet les fondements de la société même. (B.)~~

~~Le *poison*, de sa nature, est mortel ; quelquefois le *venin* n'est que malfaisant. Le *poison* se forme d'un *venin* mortel. Le *venin* est dans la chose, et la chose elle-même est un *poison*, considérée relativement aux ravages qu'elle produit dans les corps, quand on l'a avalée. On dit qu'une plante est un *poison*, pour exprimer sa propriété distincte à l'égard de l'animal qui la mangerait comme une autre plante. On ne dit pas qu'un animal est un *poison*, il n'a que du *venin* ; car sa propriété n'est pas d'empoisonner comme aliment. Le *venin* est la qualité maligne de la chose : le *poison* est le contraire de l'aliment, quant à l'effet. La nature donne seule le *venin*. L'art emploie, extrait, prépare les *poisons*. (H.)~~

comme le *point* et la *pointe*. Ainsi le *point* et la *pointe du jour* s'accordent à désigner le plus petit jour, par la raison que le *point* et la *pointe* désignent ce qu'il y a de plus petit.

Le *point* est la plus petite division de l'étendue : la *pointe* est le plus petit bout de la chose. Le *point du jour* est le premier et le plus simple élément de la *ournée* qui commence à couir : la *pointe du jour* est la première et la plus légère apparence du *jour* qui commence à luire. Le *jour* est la clarté répandue dans le monde ; la *ournée* est la succession des temps renfermés dans la durée du jour : or, la *pointe* est au *point*, comme le jour à la *ournée*.

Je m'explique. La *pointe* fait le *point* ; la *pointe* de l'aiguille fait le *point* de couture, un ouvrage : la *pointe du jour* fait le *point du jour* ou le commencement du temps que dure le *jour*. La *pointe* fait partie du *corps* ; le *point* en est un ouvrage distinct. La *pointe du jour* est le premier rayon du jour qui commence à poindre ou à percer les ténèbres ; c'est la naissance du jour : le *point du jour* est le premier instant qui commence à marquer la division des époques différentes de la *ournée* ou du jour considéré dans sa durée ; c'est l'origine du temps.

Le *point du jour* est le commencement de la durée, comme le milieu en est le milieu : la *pointe du jour* est le commencement de la clarté, comme le grand jour en est la plénitude ou l'éclat. L'observateur se lève avant le *point du jour* pour considérer la petite *pointe du jour*. Vous partez au *point du jour* à cette époque, et vous marchez à la *pointe du jour* ou à la clarté du jour naissant. Vous mesurez le temps par le *point du jour* : la *pointe du jour* vous fait distinguer les objets.

On dit la *petite pointe du jour* et non le *petit point*. Le *point* est ordinairement censé n'avoir point d'étendue. Le *point du jour* est donc regardé comme indivisible : la *pointe*, au contraire, a plus ou moins de longueur et de grosseur ; et c'est une raison pour dire la *petite pointe du jour*. (R.)

306. Poi, Polle

Ces deux termes, également relatifs aux devoirs réciproques des individus dans la société, sont synonymes par cette idée commune : mais les idées accessoires méritent entre eux une grande différence.

*Poi* ne suppose que des signes extérieurs de bienveillance ; signes toujours équivoques, et, par malheur, souvent contradictoires avec les actions : *police* suppose des lois qui consacrent les devoirs réciproques de la bienveillance commune, et une puissance autorisée à maintenir l'exécution des lois. (H.)

Les peuples les plus *polis* ne sont pas aussi les plus vertueux : les incurs simples et sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison et l'équité ont *polices*, et qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se

308. Le point du jour, La pointe du jour.

Pour juger entre ces deux manières de parler, il faut en connaître la valeur. Le *point* et la *pointe du jour* diffèrent naturellement entre eux

# ALAIN BADIOU, SECOND MANIFESTE POUR LA PHILOSOPHIE

~~l'identité de mondes différents, non seulement au niveau ontologique (un multiple) une chose, est, dans un monde et pas dans un autre, mais au niveau logique, celui de l'apparaître, et donc aussi, nous allons le voir, de l'existence. Deux mondes avec les mêmes choses peuvent être absolument différents l'un de l'autre parce que leurs transcendants sont différents. À savoir : les identités entre les éléments d'une même multiplicité peuvent différer radicalement au niveau de leur être-là dans un monde ou dans un autre.~~

Deuxièmement, comme nous l'avons vu, il y a toujours, dans un monde, un certain nombre de limites d'intensité d'apparaître. Un degré d'identité entre deux éléments varie entre deux cas limites : les deux éléments peuvent être « absolument » identiques, pratiquement indiscernables dans le cadre logique d'un monde ; ils peuvent être absolument non identiques, absolument différents l'un de l'autre, n'avoir aucun point commun. Entre ces deux limites, la fonction d'identité peut exprimer le fait que les deux éléments ne sont ni absolument identiques, ni absolument différents. Il est facile de formaliser cette idée. Dans un ordre transcendantal, vous avez un degré minimal et un degré maximal d'identité. La plupart du temps, vous avez une quantité de degrés intermédiaires. Si dans un monde, pour un couple d'éléments, la fonction d'identité prend la valeur maximale, nous dirons que les deux éléments sont absolument identiques dans ce monde, ou ont le même apparaître, le même être-là. Si la fonction d'identité prend la valeur minimale, nous dirons que les deux éléments sont absolument différents l'un de l'autre ; et si la fonction d'identité prend une valeur intermédiaire, nous dirons que les deux éléments sont identiques dans une certaine mesure, mesure qui est marquée par ce degré transcendantal intermédiaire.

Troisièmement : un transcendantal, outre l'ordre, y compris son maximum et son minimum, a des lois structurales que la logique permet de penser et qui nous amènent à parler plus finement des déterminations globales d'un objet. Nous pouvons, par exemple, examiner l'intensité d'être-là d'une partie du monde, même infinie, et non pas seulement de quelques éléments. Ou nous pouvons développer une théorie des plus petites parties d'un objet, que j'appelle des *atomes d'apparaître*. Dans cette théorie intervient un principe tout à fait crucial, que j'appelle le *principe fondamental du matérialisme*. Son énoncé est très simple : « Tout atome d'apparaître est réel. » Il indique qu'au niveau atomique (ce qui veut dire : quand est en cause un seul élément du multiple qui apparaît) on peut identifier l'atome d'apparaître et un élément réel du multiple considéré (au sens ontologique : cet élément lui « appartient »). Nous sommes là dans les plus profondes considérations sur la connexion entre ontologie et

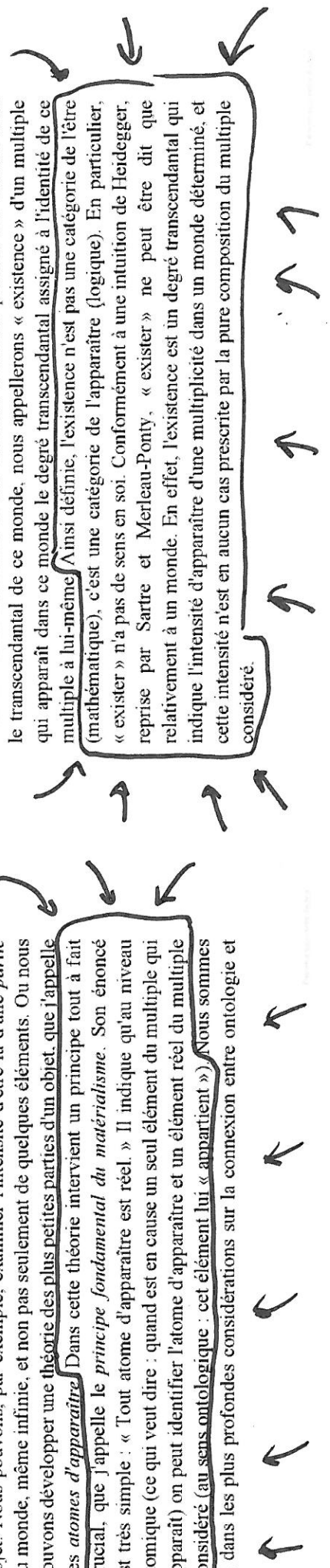
logique, entre être et apparaître. Adopter le principe du matérialisme, c'est admettre qu'au point minimal de l'apparaître il y a une sorte de « fusion » avec l'être qui apparaît. Un atome d'apparaître est en quelque sorte « prescrit » par un élément réel du multiple.

Malheureusement, si l'énoncé du principe est simple, sa formalisation et l'examen rigoureux de ses conséquences dépassent le cadre de notre Manifeste. Qu'on retienne cependant que toute philosophie authentique de l'apparaître est ici déclarée matérialiste au sens du principe. Dans le premier Manifeste, j'écrivais que la philosophie, renouant avec le motif de la Vérité, doit assumer un « geste platonicien ». Le second Manifeste déclare qu'est à l'ordre du jour, avec toute la rigueur conceptuelle requise, un matérialisme platonicien qu'on verra plus loin être un matérialisme de l'Idée.

Nous avons ainsi une compréhension étendue et difficile de ce qui arrive à une multiplicité quand elle apparaît vraiment dans un monde, ou quand elle n'est pas simplement réductible à sa pure composition immanente. La multiplicité qui apparaît doit être comprise comme un très complexe réseau de degrés d'identité entre ses éléments, ses parties et ses atomes. C'est ce que, dans *Logiques des mondes*, je nomme la « logique atomique », et qui est la partie la plus subtile de la théorie de l'apparaître. Nous devons ici prêter attention à la logique des qualités, pas seulement à la mathématicité des extensions. Nous devons penser, par-delà le pur être-multiple, quelque chose comme une « intensité existentielle ».

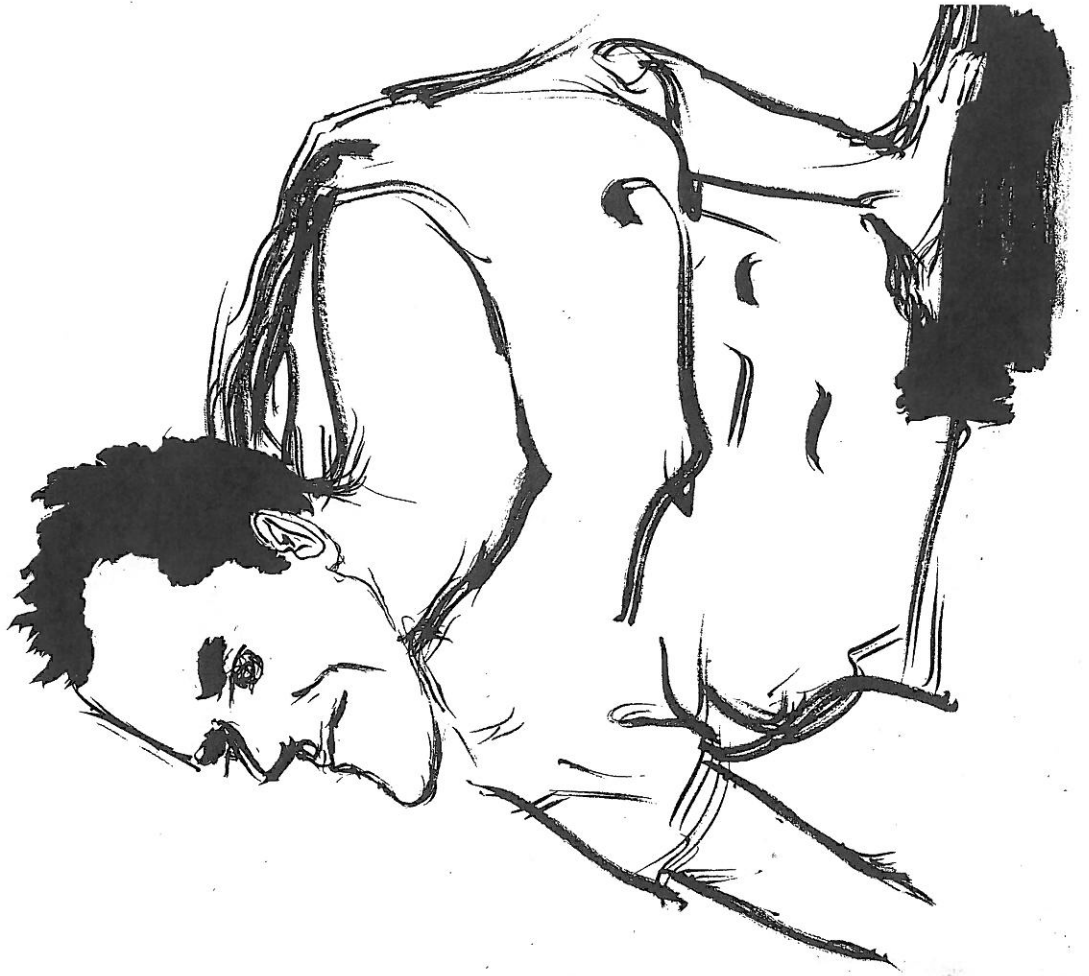
Nous voici donc au point où il fallait en venir : quel est le processus de définition de l'existence dans le cadre transcendantal de l'apparaître ou de l'être-là ? J'indique immédiatement ma conclusion : *L'existence est le nom que porte la valeur de la fonction d'identité quand on l'applique à un seul et même élément*. C'est, pour ainsi dire, la mesure de l'identité d'une chose à elle-même.

Étant donné un monde et une fonction d'identité prenant ses valeurs dans le transcendantal de ce monde, nous appellerons « existence » d'un multiple qui apparaît dans ce monde le degré transcendantal assigné à l'identité de ce multiple à lui-même. Ainsi définie, l'existence n'est pas une catégorie de l'être (mathématique), c'est une catégorie de l'apparaître (logique). En particulier, « exister » n'a pas de sens en soi. Conformément à une intuition de Heidegger, reprise par Sartre et Merleau-Ponty, « exister » ne peut être dit que relativement à un monde. En effet, l'existence est un degré transcendantal qui indique l'intensité d'apparaître d'une multiplicité dans un monde déterminé, et cette intensité n'est en aucun cas prescrite par la pure composition du multiple considéré.





Albert Camus dit qu'on veut être artiste parce qu'on  
refuse d'être comme les autres, mais que toute  
l'œuvre d'un artiste exprime toutes les similitudes  
qui existent entre les hommes. Beau paradoxe.



CARNET DE MAXIME ROGER

# FILAGE de TAPUFFE

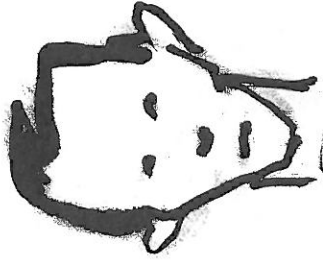


- Cercle familial quand Penelle et au centre
- pas répétitive du même côté
- après Penelle
- Chaise de Madame à la face.
- proche la chaise d'Orger pour me entourer.



- Avec Valérie pour Blabla pour Elietar

- Pas de Penelope

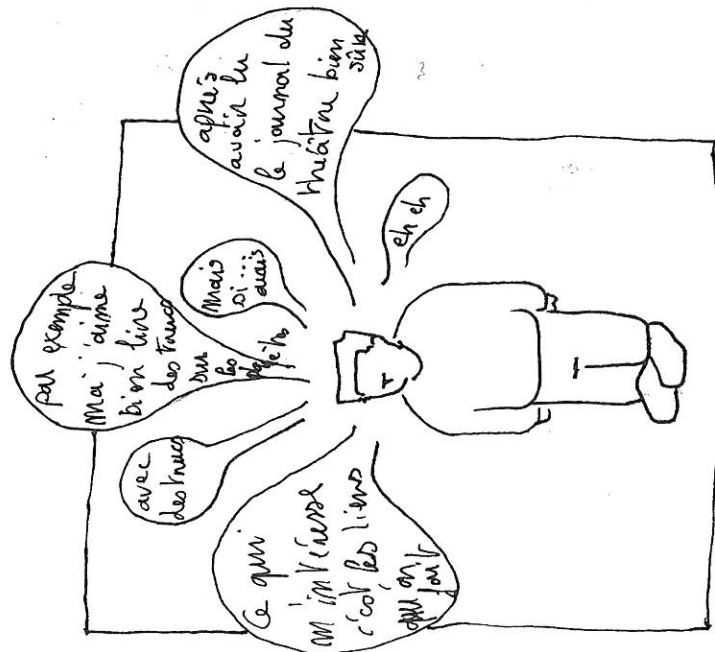
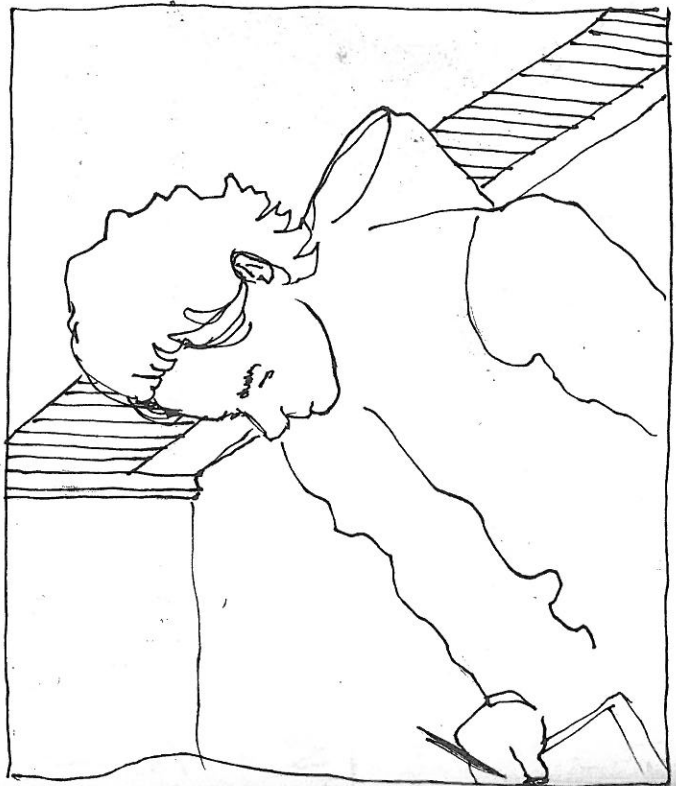


plumbe : à chumon

amateur à Orger "En la cas je dirais que!"

et reprendre les plumes

- Cercle familial se place au fond à cour





# HIER

Vendredi 01 novembre 2013

## Atelier de transmission

2 comédiens (Asja et Thomas)

8 participants (Claire-Marie, Raphaël, Kezia, Eliane, Mélody, Charlotte, Dimitri et Tsolag)

La plupart des participants sont déjà venu plusieurs fois aux ateliers de transmission.

Après un temps traditionnel de discussion, des échauffements de concentrations sous formes de jeux sont proposés (exercices vocaux et corporels).

Les scènes 5 et 6 de l'acte III seront les matériaux de cet atelier. Les rôles sont évidemment tirés au sort. Des indications sur le rythme forment la base de l'exercice. Puis, on imagine un Tartuffe mesquin dessiné de façon caricatural, narguant le pauvre Damis alors qu'Orgon est en train de le chasser. A la manière des cartoons capables de changer d'humeurs et de visages en un temps très réduit, Tartuffe déploierait son masque d'imposteur et celui de victime.

L'investissement est grand : deux participants ont appris la scène 1 de l'acte III (Dorine et Damis) par cœur.

## Répétition

Recherche tous azimuts sur l'acte II. Des essais de différents costumes et de différents niveaux de jeu pour les marquis sont l'objet d'un long moment de recherche : la société mondaine se transforme en cour des miracles (une boiteuse, un cul de jatte, un aveugle, etc.).

La seconde partie de l'après-midi est consacré à l'acte I et à la recherche d'une grammaire permettant d traverser la pièce. Une grande attention est portée sur le rythme et les changements d'intensité dans les partitions d'Alceste et Philinte.

## Représentation

85 personnes. 10 personnes venues voir *Le Misanthrope* sont reparties.

Après deux belles représentations, le rythme et l'énergie sont moins là ce soir. Les acteurs manquent de précision et se sentent surtout peu portés par une salle qui semble étrangement vide après une semaine d'intense fréquentation. Le premier rang sur le plateau est inoccupé. Il semble difficile de tenir le jeu avec le public quand il ne fait pas foule et masse.

305



42

41

42

43

42

41

42

43